

## *Sandō* 参道

Dans la ville japonaise, on peut se trouver sur un *sandō* 参道 – un chemin d'accès à un sanctuaire ou à un temple – sans même s'en rendre compte. À Tokyo, un des cas les plus représentatifs de cette structure latente de l'espace urbain est celui de l'avenue Omotesandō (表参道, le « chemin d'accès de face ») qui est, en fait, le chemin qui conduit au sanctuaire de Meiji (1920-1926). S'il est probable que les personnes arpentant les allées d'Omotesandō ne soient pas toujours conscientes d'être sur le chemin d'accès à un sanctuaire, cette avenue est néanmoins balisée par des stèles ou des lanternes (*tōrō* 燈籠) qui annoncent la présence de ce lieu de culte. En bas de l'avenue, après la traversée du pont Jingū-bashi 神宮橋, un portique (*torii* 鳥居) marque l'entrée du sanctuaire. Le chemin se prolonge ensuite dans les bois, franchissant plusieurs seuils, avant d'aboutir à la demeure divine, au plus profond (*oku* 奥) de l'espace sacré.

Les dictionnaires de langue japonaise insistent sur le caractère religieux du *sandō* : « chemin construit pour les personnes allant prier les *kami* et les Bouddhas [*shin-butsu* 神仏] dans un sanctuaire shinto [*jinja* 神社] ou un temple bouddhique [*jiin* 寺院] » (*NKD*). Son étymologie permet d'aborder cette particularité ; le terme est formé à partir du verbe *mairu* (*san* 参) et de *dō*, *michi* 道, « la voie, le chemin ». Le dictionnaire *Kangorin* 漢語林 donne trois acceptions pour *mairu* : « 1) Prier, au sanctuaire, au temple, sur une tombe, etc. ; 2) Perdre. Se rendre [...] ; 3) Être perdu, impuissant ». La notion de *sandō*, en tant que chemin menant à un lieu de recueillement, est liée à cette polysémie du verbe *mairu*, relatif à un mouvement, à une élévation spirituelle, mais également à l'humilité, à l'adoration d'un être supérieur et à la prière. Ces significations sont traduites dans la conception spatiale du *sandō* : le chemin est relativement long et parfois tortueux. Les récits d'itinéraires et de pèlerinages sont même le sujet d'une littérature particulière (*michiyuki-bun* 道行文). Le *NKD* précise que, selon son premier niveau d'usage, « *mai'iru* » est formé de « *mairu* 参 » auquel on a ajouté « *iru* 入 » (entrer), prenant ainsi le sens d'entrer dans une demeure où réside un membre de l'aristocratie, comme l'expérience d'entrée à la cour relatée par Sei Shōnagon dans ses *Notes de chevet* (*Makura no sōshi* 枕草子, c.1000) : « Quand je commençais d'aller au Palais de l'Impératrice [*miya* 宮], tant de choses me remplissaient de confusion que je n'en savais plus le nombre ; et j'étais toujours près de pleurer. » (宮にはじめてまゐりたるころ、もののはづかしきことの数知らず、涙も落ちぬべければ).

Pour le *Kenchiku daijiten* 建築大辞典, le *sandō* est un chemin d'« approche » (*apurōchi* アプローチ) qui « étend l'espace sacré ([de l'enceinte du sanctuaire] *keidai* 境内) à l'espace profane (de la ville) » ; « il permet une approche spirituelle de l'espace sacré ». Pour l'architecte ou l'urbaniste, « il peut être considéré comme une conception séquentielle du paysage [*keikan* 景観], utilisant des inflexions linéaires et des alignements d'arbres, l'aménagement de portiques et de lanternes ». Il existe de nombreuses typologies de *sandō* : lorsqu'il se dessine en relief, la côte abrupte est nommée « côte masculine » (*otoko-zaka*) et la côte douce « côte féminine » (*onna-zaka*) (*KD*).

Ce dispositif spatial a été réinvesti par les architectes contemporains. Pour Tange, le *sandō* est lié à une expérience religieuse de l'espace : il est la voie d'entrée progressive dans l'architecture

sacrée depuis le monde profane de la ville. On retrouve, par exemple, cette idée du cheminement entre espaces public et privé dans certains projets d'Andō Tadao, influencés par le chemin d'approche du pavillon de thé (le *roji* 路地) ou dans le projet Hillside Terrace (Fig. 1) de Maki Fumihiko construit sur les flancs de la colline Daikanyama à Shibuya le long de la rue Kyū-yamanote.

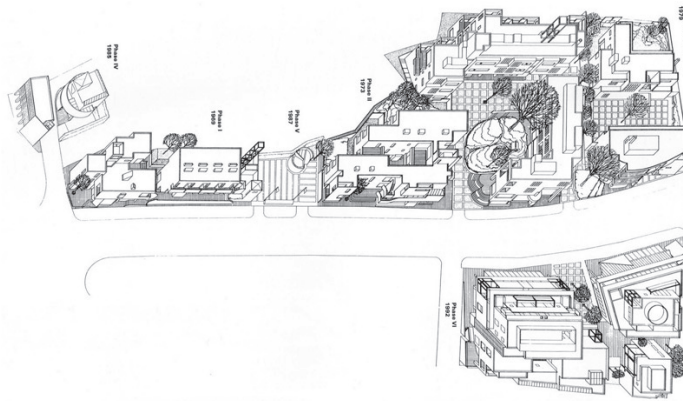


Fig. 1 : Maki Fumihiko, Plan perspectif du projet Hillside Terrace à Daikanyama, Shibuya, Tokyo, 1969-1992.

### Bibliographie

- Jacqueline Pigeot, *Michiyuki-bun. Poétique de l'itinéraire dans la littérature du Japon ancien*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1982.

## *Michi* 道 : le chemin, la voie

Quelles sont les premières impressions du terme *michi* – « chemin », « voie » – qui nous viennent à l'esprit ? Le chemin est d'abord une ligne tracée sur le sol qui nous conduit d'un endroit à un autre. On pense ensuite au tracé de cette ligne même, qui est un espace en soi, un espace qui implique un mouvement, une circulation, un passage. « Chemin » : le mot renvoie à l'idée de nature, au chemin dans les bois, dans la montagne, à travers les buissons. Dans l'architecture japonaise, ces impressions se retrouvent dans le chemin qui mène au pavillon de thé : le *roji* 路地, l'allée qui nous mène au fond du jardin, c'est-à-dire, par l'imagination, au cœur de la forêt, dans la montagne, dans la nature, loin de la ville. Même si, évidemment, l'idéal est bien entendu « d'être à la montagne au cœur de la ville » (*shichū sankyo* 市中山居). Le chemin est un vecteur qui nous projette vers un ailleurs, que l'on ne voit pas, mais que l'on imagine au début du chemin.

La longueur et la sinuosité du chemin représentent de manière métaphorique le parcours d'une vie, l'apprentissage, la « Voie » : longue, dure, sans fin. Le suffixe « -*dō* » est ainsi utilisé pour les arts traditionnels élevés au plus haut rang de la culture aristocratique, comme la cérémonie du thé (la « Voie du thé », *sadō* 茶道), la calligraphie (la « Voie de l'écriture », *shodō*

書道), et les arts martiaux (*budō* 武道) : le *kendō* 剣道 (la « Voie du sabre »), le *jūdō* 柔道 (la « Voie de la souplesse »), etc. On remarquera par ailleurs que pour le karaté – art martial pratiqué mains nues (« main vide », *karate* 空手) originaire de l'île d'Okinawa (colonisée par la Chine au XV<sup>e</sup> siècle puis par le Japon au XVII<sup>e</sup> siècle), mais dont l'origine serait chinoise, comme le kung-fu – le terme *karate-dō* n'apparaît pas dans les dictionnaires usuels japonais.

Principe de vie, ou principe philosophique, la Voie est également un principe de vie religieuse. Elle symbolise la voie à suivre dans la pratique d'une vie religieuse. Une des principales religions japonaises, le Shinto 神道, la « Voie des dieux (*kami* 神) », est liée au culte des manifestations divines sur terre – c'est-à-dire dans la nature. Si les origines du Shinto restent obscures, on s'accorde néanmoins à retracer son origine au Moyen Âge (époques de Nara et de Heian, VIII<sup>e</sup> siècle), et notamment dans le *jindō* 神道, le culte des *kami* dans les temples bouddhiques (*Cahiers d'Extrême-Asie*, 16), une des expressions du syncrétisme religieux japonais.

La Voie est, par ailleurs, l'ensemble des principes de raison (*dōri* 道理) et de morale (*dōtoku* 道徳) enseignés dans le taoïsme – l'« enseignement de la Voie » (*dōkyō* 道教) –, dans le confucianisme et dans le bouddhisme. Dans le bouddhisme, l'entrée dans la Voie (*nyūdō* 入道) est une métaphore de la vie ascétique du Buddha. Dans son étude sur les récits littéraires du Japon ancien, les *michiyuki-bun* 道行文, Jacqueline Pigeot évoque l'influence du bouddhisme, dont l'un des principes fondamentaux est de « fuir (le monde) pour se cacher (dans la nature) » (*inton* 隠遁), et ainsi, grâce au pèlerinage, de « se purifier le cœur » en contemplant les lieux sacrés – dont certains deviennent des « lieux célèbres » (*meisho* 名所) –, de connaître l'angoisse du dépaysement, d'endurer les souffrances, voire de risquer sa vie par esprit de détachement (Pigeot 1982, pp. 320-321). La pratique de la Voie et l'errance permanente du pèlerin conduisent à l'expérience existentielle de l'impermanence (*mujo* 無常) de toute chose sur terre. Le chemin symbolise la découverte du monde et la connaissance, et dans les poèmes du *Man'yōshū* (VIII<sup>e</sup> s.), le chemin, *michi*, est parfois écrit 美智 : c'est une « belle connaissance » (Pigeot 1982, p. 318, n. 20).

Le chemin de la connaissance nous a finalement éloigné de la voie que nous avons tracée au départ, celle de l'espace japonais, alors permettez-moi de m'en éloigner encore davantage pour mieux y revenir par la suite. Au Japon, dans la chambre d'un jeune enfant commençant à lire et à écrire, on trouvera sûrement un manuel d'enseignement des caractères sino-japonais. Suivant le programme du Ministère de l'Éducation (depuis 1981), on apprend le caractère *michi* pendant la deuxième année d'école primaire, à l'âge de sept ou huit ans. Dans un de ces cahiers (cf. Fig. 1), les illustrations donnent un indice sur la compréhension de ce

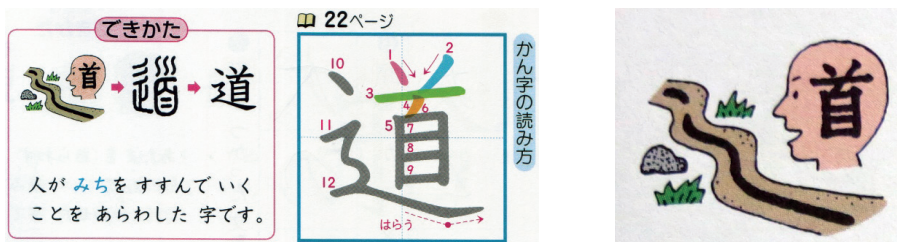


Fig. 1 : Illustrations de Tsuruta Kazuhiro 鶴田一浩 pour le caractère *michi* 道 dans un manuel d'apprentissage des caractères sino-japonais en deuxième année d'école primaire (Kyōiku Dōjinsha Shodo Kyōiku Kenkyūjo 教育同人社初度教育研究所, *Kanji gakushū nōto ninen* かん字学しゅうノート2年 [Cahier d'apprentissage des *kanji*, deuxième année], Tokyo, Kyōiku Dōjinsha).

terme, et il est écrit que ce caractère représente un homme avançant sur un chemin. Le caractère 道 est formé à partir du caractère signifiant « tête » (*kubi* 首) et de celui pouvant indiquer un mouvement (辵 · 之 · 止) : le chemin est l'endroit où l'homme (la tête) va. Le chemin est signifié par une ligne sinueuse et discontinue ; l'interruption du trait indiquant de la sorte que le chemin peut s'interrompre ou se prolonger.

Cette association de caractères n'est pas sans rappeler un passage des aventures de Tintin dans le Shanghai du début des années 1930. Dans le *Lotus Bleu. Les aventures de Tintin en Extrême-Orient* (1934) – livre que l'on peut également trouver dans la chambre d'un enfant, de sept à 77 ans –, lorsque Tintin rencontre Didi, piqué au radjaïdjah, le poison-qui-rend-fou, celui-ci le menace toujours de lui couper la tête car, selon le précepte de Lao Tseu, « il faut trouver la voie » pour connaître la vérité ; alors que dans l'écriture sino-japonaise, il n'y a pas de voie sans tête. Si cet épisode comique prouve, s'il le fallait, la difficulté occidentale de comprendre ou de railler la pensée orientale, il est également une révélation par l'absurde d'une fascination pour un système de pensée qui semble dépasser la raison. La Voie (ch. *dao* 道) prônée par le taoïsme est à l'origine d'un système de pensée global, liant philosophie, cosmologie et médecine – notamment par la « Voie du ying et du yang » (jap. *Onmyōdō* 陰陽道) – qui n'est pas fondé sur un ordre théorique mais davantage sur un ensemble de pratiques. La « voie » est une « méthode », une « manière de procéder », un processus dynamique qui ne tend pas vers un but prédéfini, mais vers une expérience « en marche » qui conduit à l'apprentissage de la vérité (Cheng 1997, pp. 37-38) ou des vérités.

Les chemins d'accès aux sanctuaires shinto et aux temples bouddhiques, les *sandō* 参道, sont un des exemples des dispositifs de cheminement mis en place dans l'architecture japonaise, comme le sont, à une échelle réduite, les allées (*roji*) du pavillon de thé ou de la maison de ville (*machiya* 町家). Dans la ville japonaise, on remarquera également que certains lieux de rassemblement public – tels que les bords de rivière, les rues et les « quartiers devant la porte » (*monzenmachi* 門前町) des temples et des sanctuaires au moment des fêtes religieuses (*matsuri* 祭り) – sont des lieux qui, de par leur forme « linéaire », sont également propices au cheminement. D'autres espaces plus improbables et temporaires, comme les terrasses des restaurants construites l'été sur la rivière (*kawadoko* 川床) à Kibune (Kyoto), forment également un espace étiré où l'écoulement (*nagare* 流れ) symbolise le cours du temps et permet de partager un plaisir synesthésique, et un rafraîchissement bioclimatique, suspendu au-dessus de l'eau.

Pour les architectes et les urbanistes japonais contemporains, la voie est essentiellement liée à la question de la circulation. S'il n'est pas spécifiquement japonais, le discours sur la ville linéaire, orientée par les principaux axes de circulation, a donné lieu, au Japon, à de nombreuses études après la Seconde Guerre mondiale, et pendant la période de Haute croissance économique. Le plan pour Tokyo en 1960, conçu par le Laboratoire de Tange Kenzō à l'Université de Tokyo et présenté publiquement (sur la chaîne de télévision NHK) en janvier 1961, se développe de manière centrifuge autour d'un « axe civique » de circulation plutôt qu'autour d'un « centre civique » – la rapidité de circulation entre les différents quartiers (bureaux, logements, commerces) étant un gage de l'efficacité des services urbains. Des plans de villes utopiques et visionnaires dessinés dans les années 1960, les métropoles japonaises, comme Tokyo et Osaka, hériteront notamment de réseaux autoroutiers surélevés.

À l'échelle plus modeste, ou mythologique, du discours architectural, on remarque que les discours des architectes comme Maki Fumihiko ou Kurokawa Kishō sur « l'architecture du

chemin » est une manière de conférer une dimension poétique aux espaces résiduels de l'architecture – les couloirs, les allées, les rampes, les espaces intermédiaires, marginaux ou périphériques – qui, en négatif de l'espace construit, sont ainsi élevés au rang d'espace « vide » où se dessine une activité en mouvement, voire un espace-temps, un « *ma* » 間. Derrière l'abstraction du discours, il s'agit finalement de donner un sens concret et pratique, et un dessin, à des lieux de vie et d'échange, à des espaces relationnels qui, s'ils ne sont pas toujours le souci premier de l'architecte, n'en sont pas moins le fondement même de ce que Le Corbusier a nommé la « promenade architecturale » : ce dispositif qui permet à l'architecture d'être vue et vécue.

### Bibliographie

- Anne Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, Paris, Éditions du Seuil, 1997.
- Bernard Faure, Michael Como et Iyanaga Nobumi, éd., *Rethinking Medieval Shinto – Repenser le shintō médiéval*, *Cahiers d'Extrême-Asie*, vol. 16 (2006-2007).
- Kurokawa Kishō 黒川紀章, *Michi no kenchiku : Chūkan ryōiki e 道の建築——中間領域へ* (L'architecture du chemin : vers un domaine intermédiaire), Tokyo, Maruzen Kabushikigaisha, 1983.
- Jacqueline Pigeot, *Michiyuki-bun : poétique de l'itinéraire dans la littérature du Japon ancien*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1982.

## Hiroba 広場

La réflexion sur la place publique (*hiroba*) et sa conception dans la ville japonaise sont liées aux doctrines et à la pratique de l'urbanisme moderne, importées au Japon à partir de l'ère Meiji. Avant cette époque, le shogunat des Tokugawa avait interdit tout rassemblement public et condamné les espaces libres. Les seuls endroits où le peuple pouvait se réunir en nombre étaient les bords de rivière, certains sanctuaires shinto et temples bouddhiques construits aux marges de la ville, ou les « quartiers animés » (*sakariba* 盛り場) – comme Yasaka et Gion à Kyoto, Asakusa et Yoshiwara à Tokyo – à l'occasion des fêtes populaires et des festivals religieux (*matsuri* 祭り). Ce sont donc les grands temples, les sanctuaires et leurs abords qui deviennent des lieux de rassemblement public. Les sanctuaires shinto sont également les endroits où l'on se marie ; l'enceinte (*keidai*) du sanctuaire prend alors la fonction de place publique (bien qu'il s'agisse d'un lieu privé), comme la place adjacente à l'église ou à l'hôtel de ville dans la ville médiévale européenne.

Les premières expériences de tracé de places publiques au Japon sont liées au développement urbain et à l'industrialisation, notamment avec la construction des gares ferroviaires. La place de la gare de Tokyo et l'aménagement du quartier de Marunouchi jusqu'au parc public de Hibiya (1887-1888), conçu par les urbanistes allemands Ende et Böckmann, est un des premiers exemples de cet urbanisme occidental au Japon. La colonisation japonaise en Asie orientale, à Taiwan, en Corée et en Manchourie, permettra aux architectes japonais de concevoir et de réaliser de nouvelles places et formes urbaines.

Une « culture de la place » (*hiroba no bunka*) commence à se développer au Japon à partir de la première moitié du vingtième siècle. Les monuments publics et les sites architecturaux,

comme le sanctuaire de Yasukuni (1869, reconstruit en 1934) et la Place du Palais impérial vont devenir des lieux de rassemblement quotidien pendant les guerres en Asie, à partir des années 1930. Pendant la Seconde Guerre mondiale, des nouveaux projets de place sont conçus en préparation de la réception des Jeux Olympiques de Tokyo, prévus à l'occasion du 2600<sup>e</sup> anniversaire de l'ère impériale, en 1940, puis à l'occasion des concours d'architecture pour la réalisation de monuments de guerre. Les projets de Tange Kenzō ou de Nishiyama Uzō (Fig. 1) pour le Mémorial de la *Daitōa* (Sphère de co-prospérité de la Grande Asie orientale) sont tous deux centrés autour de grandes places, dont l'inspiration néo-classique provient des projets d'Adolf Speer à Nuremberg ou de Marcello Piacentini à Rome.

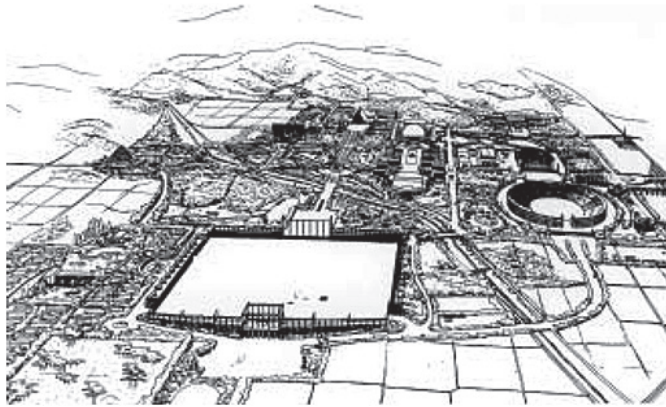


Fig. 1 : Nishiyama Uzō, Projet de Mémorial de la *Daitōa*, 1942.

La reconstruction des villes japonaises sera une nouvelle occasion de réfléchir à la conception de places publiques. Si les références de places publiques sont essentiellement européennes, Tange remarque que le point commun entre l'espace du forum romain, de la piazza de la Renaissance italienne et l'architecture du temple bouddhique, notamment celui de type *garan haichi* 伽藍配置 (dont le Hōryūji), est le traitement de la circulation périphérique, via une galerie couverte qui crée une enceinte (*keidai*). Le temple bouddhique et sa galerie (*kairō* 廻廊・回廊) sont néanmoins des lieux privés.

Concernant l'absence de places publiques dans la ville japonaise traditionnelle, Augustin Berque constate que « dans la ville japonaise, les activités dévolues chez nous à la place sont généralement assurées par la rue » et donnent ainsi lieu à une culture du chemin (*michi*). Dans la ville contemporaine, comme dans le projet Hillside Terrace de Maki à Tokyo, le cheminement, et surtout lorsqu'il est motivé par une activité commerciale (le shopping), est parfois agrémenté par des places, des « espaces ouverts » aménagés et gérés par des organismes privés.

### Bibliographie

- Nicolas Fiévé et Paul Waley, éd., *Japanese Capitals in Historical Perspectives : Place, Power and Memory*, Londres, Routledge Curzon, 2003.
- Andrea Flores Urushima, « Genesis and Culmination of Uzō Nishiyama Proposal of a Model Core of a Future City for the Expo 70 Site (1960-1973) », *Planning Perspectives* 22 : 4, pp. 391-416. Accès en ligne : <http://dx.doi.org/10.1080/02665430701553399>

- Carola Hein, « The Transformation of Planning Ideas in Japan and its Colonies », dans *Urbanism : Imported or Exported ? Native Aspirations and Foreign Plans*, éd. Joe Nasr et Mercedes Volait, Londres, Wiley-Academy, 2003, pp. 51-82.
- André Sorensen, *The Making of Urban Japan : Cities and Planning from Edo to the Twenty-First Century*, London, Routledge, 2002.
- Corinne Tiry, « Variété et ambiguïté des 'espaces ouverts' (*hiroba*) de la métropole japonaise contemporaine, à travers le cas du site des gares de Shinjuku à Tokyo », à paraître.